

cidèrent d'envoyer chercher leur pirogue pour y conduire plus commodément le blessé. Yearina, ainsi se nommait la jeune fille, partit pour y aller; je l'accompagnai. En moins d'une heure nous atteignîmes le pied de la montagne qu'elle m'avait montrée; elle la gravit avec la vitesse de la flèche, nous laissant son jeune frère pour nous servir de guide. Bientôt elle revint avec une troupe de sauvages qui s'étaient réunis pour nous recevoir. Déjà elle avait expédié le canot pour prendre son frère. Elle nous conduisit à sa demeure, creusée dans un rocher près des bords de la rivière, et nous y offrit du poisson sec. L'accueil que nous reçûmes de ces sauvages bienveillans ne peut se deviner; leur joie allait jusqu'au délire, et leur reconnaissance jusqu'à l'adoration. La mère du jeune homme me comblait de marques d'amitié, et je pouvais voir dans les regards d'Yearina que j'obtiendrais facilement d'elle de plus douces preuves de sa gratitude.

« D'après ce que me dirent ces Indiens, je jugeai que j'étais encore à cinq milles de Paramatta. Aucun d'eux n'y était venu. Cependant Batchery, le plus jeune frère d'Yearina, m'offrit d'être notre conducteur, à condition que j'aurais soin de lui, et que le lendemain matin je le remettrais dans son chemin. Je dis donc adieu à Yearina en lui promettant de revenir bientôt la voir. Vers midi

nous arrivâmes chez moi excédé de fatigue. Heureusement mon absence n'avait pas inquiété, parce que l'on avait cru que j'avais passé la nuit à Sidney, comme cela m'était déjà arrivé quelquefois.

« Batchery ne revenait pas de l'étonnement que lui causait tout ce qu'il voyait; il en avait perdu l'envie de boire et de manger. Le lendemain je le remis dans son chemin, et je lui fis présent d'une hache pour lui et d'un collier de verroterie pour sa sœur.

« L'après-midi je pris avec moi trois hommes et mon fidèle Tim, et j'allai à la recherche du lieu où j'avais caché le kangorou. Nous eûmes de la peine à le retrouver; il était tout entier: on le rapporta sur une espèce de civière que l'on fit à la hâte avec des branches d'arbres. Je donnai aux gens qui m'avaient aidé la partie de devant de l'animal.

« Une semaine se passa avant que je pusse aller à Pacolbenah; c'était le nom du canton où demeurait la famille d'Yearina. J'en retrouvai le chemin avec plus de facilité que je ne l'aurais cru; je menai Tim avec moi. Aussitôt que Batchery nous aperçut, il courut avertir ses parents de notre arrivée. Je les trouvai tous rangés devant leur cabane, à l'exception de Palerino, celui que j'avais rendu à la vie. La joie qu'ils

avaient de me revoir , était peinte sur leur visage. Le père me prenant par la main me conduisit à son fils qui me la serra pour me remercier. Une larme qui s'échappa de ses yeux , m'exprima sa reconnaissance. Yearina s'efforça de son côté de me prouver combien elle était sensible au service signalé que j'avais rendu à sa famille.

« Craignant de ne pas trouver chez ces sauvages des vivres pour mon compagnon et pour moi , j'avais apporté du pain , de la viande et une bouteille d'eau-de-vie. Nous nous assimes en rond à terre , et je plaçai nos provisions au milieu du cercle. Rien n'était plus plaisant que de voir ces sauvages me regarder fixement , et suivre tous mes mouvemens avec un air de surprise. Je découpai la viande et je la leur distribuai ; ils la mangèrent avec beaucoup d'avidité ; quant au pain , ils le rejetèrent après l'avoir goûté. Mes provisions achevées , ils me servirent à leur tour du poisson sec , des racines , de petits fruits , et des noix dont le goût ressemblait assez à celui de la châtaigne. Quand ont eut fini , Vandjarkou , le père de famille , frappa trois fois dans ses mains ; à ce signal , tout le monde se leva , et chacun alla reprendre ses occupations. Vandjarkou et sa femme s'embarquèrent dans leur pirogue pour achever la pêche commencée ; Batchery arracha de l'herbe ; Yearina resta pour soigner son frère ,

couché dans un coin de la hutte sur un lit d'herbes sèches : elle lui prit la main qu'elle mit dans la mienne ; puis lui parla à voix basse , et s'écria : « *Boudjery , boudjery Palerino !* (bon , bon Palerino !) Elle me demanda mon nom : je lui dis que je m'appelais George , et je le lui répétau deux à trois fois. Alors Palerino me témoigna le désir de changer de nom avec moi. Il me dit ensuite que lorsque sa santé serait bien rétablie , il irait me voir à Paramatta avec sa sœur. La cérémonie du changement de nom se termina par un baiser que la belle Yearina donna à chacun de nous. Les transports de leur joie calmés , ils me racontèrent que le jour avant celui où je les trouvai , ils étaient allés ensemble pour cueillir des fruits dans les bois , lorsqu'ils furent rencontrés par deux hommes de la tribu de Vangal , la plus mortelle ennemie de la leur. Palerino en avait tué un ; l'autre l'avait blessé : pendant le combat , Palerino avait lancé si adroitement une pierre à son adversaire , qu'il lui avait fait une forte blessure , et l'avait forcé de regagner sa pirogue dans laquelle il s'était éloigné précipitamment. Palerino , affaibli par la perte de son sang , n'avait pu rejoindre la cabane de son père ; et comme la nuit approchait , ils s'étaient retirés dans la caverne où je les avais trouvés.

« Très-satisfait de ma visite , je pris congé de

ces bonnes gens une heure avant le coucher du soleil. Yearina et Palerino me réitérèrent à mon départ la promesse de venir me voir aussitôt qu'ils le pourraient. J'espère qu'ils tiendront leur parole; et que je pourrai les engager à rester quelque temps avec moi. Je me propose de cimenter ainsi cette amitié qui vient de naître, qui pourra devenir utile à la colonie, et de réaliser ce doux espoir qui avec l'amour a passé dans mon cœur.

Barrington méritant de plus en plus les récompenses du gouvernement, Phillip le nomma officier de paix, et pendant plusieurs années il en remplit les fonctions avec zèle et assiduité. Il existait encore en 1802; mais entièrement privé de l'usage de ses facultés intellectuelles, il vivait d'une pension que ses services lui avaient obtenue.

« Il offrait à cette époque, dit le voyageur Turnbull, un triste exemple de l'abus des talents et de la force des remords sur l'âme d'un homme pénétré d'horreur pour les égaremens de sa vie passée.

Il était en proie à ces remords depuis plusieurs années; il les exprime avec l'accent de la vérité en terminant la relation de son voyage. Il la finit à l'époque où Phillip quitta le gouvernement de la Nouvelle-Galles du sud. « Notre digne gouverneur partit, dit-il, accompagné de nos regrets et de nos bénédictions pour l'Angleterre.

« Pour l'Angleterre! pour ce pays que je ne reverrai plus! pour ma patrie dont mes fautes m'ont banni à jamais! Ah! vous à qui j'adresse cet ouvrage, ah! vous ne pouvez savoir quelle force a ce sentiment que chaque homme porte dans son cœur pour le lieu qui l'a vu naître, et tout ce que souffre l'infortuné condamné à ne plus le revoir; il faut avoir perdu cette espérance pour savoir comme on l'aime! Hélas, combien de fois le cœur oppressé et les yeux tournés vers le nord, ne suis-je pas resté immobile, accablé de douleur et de regrets! Combien de fois, passant des heures entières dans cette situation, mon imagination franchissant les espaces, ne s'est-elle pas transportée près de mes parens, au milieu de mes amis! Rêves trop flatteurs! plaisirs mensongers! combien vous faites payer chèrement ces courts instans d'un bonheur passager! Réveillé bientôt par l'affreuse vérité, je l'entends qui me crie: homme coupable! ton pays t'a rejeté; il a voulu mettre l'étendue des mers et la profondeur de leurs abîmes entre lui et toi. Expie tes crimes! Non, malheureux! ta tombe ne sera jamais dans les mêmes lieux où fut ton berceau! »

L'acte qui rendait Barrington aux droits de citoyen libre fut un des derniers du gouvernement de Phillip. La sollicitude continuelle que

l'exercice de sa place avait exigée pendant quatre ans, avait épuisé ses forces. S'apercevant que sa santé déclinaît, il annonça au mois d'octobre 1792 son intention de résigner son emploi et de retourner en Angleterre pour respirer l'air natal. Dès que sa résolution fut connue dans la colonie, elle y causa une douleur générale. Quant à lui, il éprouvait la satisfaction de laisser dans un état florissant un établissement qu'il avait créé.

Il partit le 11 décembre, emmenant avec lui Be-ne-long, ce naturel dont on s'était emparé moitié par supercherie, et moitié par force, au mois de novembre 1789, et qui n'ayant pas pu s'enfuir avec son compatriote, avait paru se résigner à son sort, et s'était montré beaucoup plus gai qu'auparavant : mais Be-ne-long savait dissimuler. Il avait l'air content des bons traitemens qu'il éprouvait ; il mangeait souvent à la table de Phillip qu'il appelait *beanga*, ce qui signifie père ; et le gouverneur à son tour le nommait *dourô*, qui signifie fils. Il accompagnait souvent Phillip dans ses promenades ; celui-ci pour lui ôter toute méfiance, détachait son sabre avec le ceinturon, et le remettait au sauvage qui s'en ceignait et semblait tout joyeux de cette marque de distinction. On lui avait donné pour vêtement une veste et un pantalon de gros drap rouge ; le dimanche il se mettait en nankin. Le motif de Phillip pour

lui donner un habillement épais et chaud avait été de le rendre assez sensible au froid pour qu'il ne lui fût plus possible de s'exposer nu à l'air comme auparavant.

Be-ne-long était toujours gai ; il chantait quand on l'en priait, et cependant ses airs étaient généralement traînans et tristes. Il marquait la mesure en balançant son bras en avant et en arrière. Il dansait dès qu'on lui en témoignait le désir ; ses pas ou plutôt ses gestes étaient d'abord lents ; ensuite ils s'animaient ; enfin c'étaient de véritables contorsions : il se tordait les bras, se renversait le corps en arrière, frappait la terre avec violence. Sans doute cette partie de la danse de ces sauvages est destinée à représenter les effets de la colère et de la haine ; car on se souvenait que dans les commencemens de la colonie, quand on aborda la côte, toutes les fois que les naturels apercevaient les étrangers, ils exécutaient cette partie de leur danse, qu'ils accompagnaient de leurs cris de fureur, *ouara, ouara!* (fuis, fuis!)

L'air de contentement de Be-ne-long décida Phillip à lui accorder sa liberté toute entière. Il lui fit donc ôter l'anneau qu'il portait à la jambe. Quelque temps après, Be-ne-long profitant de l'obscurité d'une nuit bien sombre, se dépouilla de ses habits et s'enfuit dans les bois, au mois de mai 1790. Il avait si bien pris ses mesures, qu'on

ne s'aperçut de son départ que lorsqu'il était déjà bien loin.

On le vit plusieurs fois depuis causant ou pêchant avec Co-al-by. Il se laissait même approcher par les Anglais : ils le pressaient de revenir à Sidney ; il refusait toujours.

Phillip qui avait constamment dirigé en personne toutes les excursions , étant allé le 7 septembre à l'entrée du port pour y marquer un lieu propre à l'érection d'un fanal, rencontra en revenant une chaloupe dont l'équipage lui dit que des officiers qu'on avait conduits du côté de Broken-bay, avaient vu Co-al-by et Be-ne-long. Ces sauvages s'étaient informés de toutes les personnes qu'ils connaissaient dans la colonie ; mais surtout du gouverneur, et avaient dit qu'ils iraient à Sidney, si lui-même consentait à venir les voir.

Phillip revint à l'instant à Sidney, fit choix de quelques objets qu'il supposa devoir être agréables aux sauvages, et embarqua aussi dans le canot des armes à feu, parce qu'on l'avait averti que les naturels étaient en grand nombre. On les vit effectivement assis autour d'un grand feu et près d'une baleine que la tempête avait jetée sur la côte, et dont ils se régalaient. Dès qu'on fut à la portée de la voix, le gouverneur appela Be-ne-long, et lui demanda où il était ; celui-ci

répondit : Me voici. — Je suis le gouverneur, votre père, reprit Phillip. En même temps il débarqua, et marcha vers les sauvages en leur tendant les bras, pour leur faire voir qu'il n'avait pas d'armes. Ils montrèrent néanmoins de la défiance, et restèrent à leur place sans bouger. Phillip avançant toujours jusqu'à l'entrée d'un petit bois où ils étaient, l'un d'eux lui serra la main en signe d'amitié, et répéta plusieurs fois les mots de père et de gouverneur. Alors Phillip revint à la chaloupe, ordonna d'apporter divers objets, ainsi que du pain, du vin et de la viande, et avec ces présents retourna vers les sauvages ; plusieurs officiers l'accompagnèrent. Les naturels burent du vin ; on leur donna des couteaux : cependant on eut beaucoup de peine à reconnaître Be-ne-long, tant il était changé depuis sa fuite. On l'engagea inutilement à s'approcher de la chaloupe ; il se reculait aussitôt que quelqu'un s'approchait trop de lui. Cependant douze naturels s'étant placés de manière à prévenir toute surprise, Be-ne-long et Co-al-by vinrent au milieu des officiers, et leur adressèrent des questions. Be-ne-long passa son bras autour du cou de l'un d'eux avec lequel il avait été plus particulièrement lié, et Co-al-by leur prit à tous la main. Il eut beaucoup de peine à endosser une veste qu'on lui donna, et fut obligé de prier quelqu'un de l'aider. Il tenait à la

main une très-belle lance; le gouverneur la lui demanda; il refusa de la donner.

L'harmonie la plus parfaite semblaît régner entre tout le monde, lorsque Phillip voyant une troupe d'une vingtaine de sauvages tourner le lieu où il étoit, proposa de regagner la chaloupe; en même temps il dit à Be-ne-long qu'il reviendrait bientôt, et lui apporterait deux haches qu'il paraissoit vivement désirer. Quand on fut près du bord de la mer, Be-ne-long apercevant tous les Anglais qui étoient dans l'embarcation, montra de la joie, et serra la main à tous ses bons amis. Il indiqua un arbre en assurant qu'on le trouverait auprès quand on lui apporterait les haches. Co-al-by et Be-ne-long parlèrent fort gaîment de leur fuite, et l'on apprit alors comment Co-al-by s'y étoit pris pour effectuer la sienne. Ils finirent par dire que s'ils fussent restés plus long-temps enchaînés parmi les Anglais, ils n'eussent pas pu dormir. Be-ne-long fit voir plusieurs blessures qu'il avoit reçues depuis qu'il étoit de retour parmi ses compatriotes.

Il désigna ensuite au gouverneur un sauvage grand et vigoureux, qui après avoir parlé avec les Anglais, étoit resté à une soixantaine de pas en arrière. Be-ne-long avoit l'air de désirer que l'attention se fixât sur cet homme. Alors le gouverneur s'avança vers lui les bras ouverts; le na-

turel se méprenant sans doute sur les intentions de Phillip, et croyant qu'il vouloit le saisir pour le faire prisonnier, lança sa zagaie avec force, et disparut à l'instant; la pointe de l'arme perça de part en part l'épaule droite de Phillip au-dessus de la clavicule. D'autres sauvages en se retirant dans les bois, décochèrent aussi leurs zagaies; heureusement elles n'atteignirent personne. On craignoit que la blessure ne fût mortelle; d'un autre côté, la foule des natifs qui sortirent des bois, causa des inquiétudes sur la retraite jusqu'à la chaloupe. Phillip étoit si incommodé du poids de la lance qui traînoit jusqu'à terre, qu'il marchait avec peine; on ne pouvoit l'arracher de la blessure, parce que la pointe en étoit barbelée. Enfin un officier parvint à rompre la hampe. Phillip, malgré la douleur qu'il éprouvoit, tira un coup de pistolet sur les perfides qui avoient si méchamment reconnu ses prévenances pour eux; ceux-ci craignant que cette première décharge ne fut suivie d'un feu de mousquetterie, se cachèrent dans les bois. Leur terreur étoit vaine; il n'y avoit dans la chaloupe que quatre fusils: un seul se trouvoit en état de servir.

Le gouverneur soutenu par deux officiers arriva presque épuisé à la chaloupe. Aussitôt qu'on eut débarqué à Sidney, le chirurgien qui extirpa la pointe de la zagaie, calma l'inquiétude géné-

rale en assurant que la blessure n'était pas dangereuse; effectivement Phillip fut guéri au bout de six semaines.

Malgré cet accident, le gouverneur ne perdit pas de vue le projet d'établir entre les naturels et des Anglais des liaisons d'amitié; et bien loin de chercher à user de représailles, il fit de nouveau publier les défenses les plus sévères d'inquiéter d'aucune manière les sauvages, et de tirer sur eux à moins qu'ils ne fussent les agresseurs. Ses intentions furent suivies, et le malheur qui lui était arrivé produisit des résultats conformes à ses désirs.

Nanbari était devenu un assez bon interprète; un jour qu'il accompagnait des officiers à la chasse, on aperçut près du lieu où le gouverneur avait été blessé une troupe assez nombreuse de naturels. Nanbari leur ayant demandé quel était l'homme qui avait décoché sa lance à Phillip, ils répondirent que c'était Vil-le-me-ring, qui appartenait à la tribu des Carrigal vivant plus au nord. Interrogés sur Be-ne-long et Co-al-by, ils les montrèrent dans un groupe qui était un peu plus loin. Be-ne-long, qui était avec sa femme, s'approcha et raconta qu'il avait fortement battu Vil-le-me-ring pour sa méchanceté; il ajouta qu'il resterait plusieurs jours dans cet endroit, et qu'il espérait que le gouverneur serait en état de venir

le voir. Effectivement Phillip était si bien au bout de dix jours qu'il s'embarqua. Cette fois il fit armer tout son monde. Arrivé au lieu où devait se trouver Be-ne-long, on lui dit qu'il était allé à la pêche. Bientôt ce sauvage revint en pirogue; dès qu'il fut débarqué, il accourut vers le gouverneur en l'appelant son père, et tenant les bras levés pour lui montrer qu'il n'était pas armé. Phillip ayant mis pied à terre, Be-ne-long lui répéta qu'il avait battu l'homme qui l'avait blessé. Il fit un signe d'approbation lorsqu'on lui dit que si l'on prenait cet homme, on le tuerait. On lui donna divers objets, et les habits qu'il portait quant il était dans la colonie; sa femme reçut aussi des présents, entre autres un jupon. Le gouverneur lui ayant demandé s'il voulait venir dîner avec lui le lendemain, il promit d'y aller avec sa femme et quelques amis. Il manqua de parole.

On peut croire que la crainte d'être retenu de force l'empêcha d'aller à Sidney. Cependant il abordait familièrement tous les Anglais qu'il rencontrait, quoiqu'ils fussent armés, et s'approchait des canots où il voyait des fusils. Sa femme était ordinairement avec lui. Malgré cette familiarité apparente, il avait toujours un air soupçonneux. Toutefois Phillip ne perdait pas l'espoir, et se flattait que Be-ne-long se déterminerait de plein

gré à rester à Sidney, quand il se serait assuré par lui-même d'y être parfaitement libre. Il attendait du temps ce que la contrainte n'avait pu faire.

Il arriva enfin ce moment qui accomplit les souhaits du gouverneur. Un jour qu'il allait à Paramatta, il aperçut un naturel qui se tenait debout sur une pointe de terre. En passant on lui demanda où était Be-ne-long; il montra une petite île vers laquelle on se dirigea aussitôt. Comme on approchait, on aperçut Be-ne-long et sa femme; sans témoigner ni crainte ni méfiance, ils s'avancèrent au bord de la mer. On leur présenta un morceau de pain, qu'ils saisirent avidement. Phillip satisfait de cet essai continua sa route en disant aux personnes qui l'accompagnaient que très-probablement Be-ne-long viendrait bientôt à Sidney.

Cette conjecture se confirma. Quelques jours après il arriva suivi de trois de ses compatriotes. La bonne réception que lui firent toutes les personnes qu'il vit, lui inspira ainsi qu'à ses compagnons une si grande confiance, qu'il promit en s'en allant d'amener sa femme. Deux jours après il revint avec elle et sa sœur, et deux autres naturels. On leur fit présent de vêtemens et de couvertures, et on leur donna autant de poisson qu'ils en purent manger. Be-ne-long alla dîner

avec le gouverneur qui acheta la zagaie d'un des sauvages, et leur dit qu'à l'avenir il leur donnerait des objets d'Europe en échange de leurs armes, de leurs lignes de pêche, et de tout ce qu'ils lui apporteraient. Le lendemain plusieurs Indiens vinrent avec Be-ne-long: les visites se répétèrent fréquemment. Ce dernier était enchanté d'un bouclier fait d'un cuir épais, recouvert d'une feuille d'étain, que l'on avait fabriqué exprès pour lui. Il finit par prier le gouverneur de lui faire bâtir une maisonnette à l'extrémité de la ville, sur le bord de la mer. Phillip qui ne désirait rien tant que le maintien de la bonne harmonie avec les sauvages, donna les ordres nécessaires pour remplir les vœux de Be-ne-long. Dès qu'il s'y fut établi avec sa femme, les naturels venaient chaque jour à Sidney par curiosité. Ils prirent goût au pain: on leur en donnait abondamment en troc de bagatelles qu'ils apportaient; et excités par leur intérêt, ils s'habituaient bientôt à vivre familièrement parmi les Anglais.

Ils leur rendaient quelquefois des services. Un canot ayant chaviré par un coup de vent, les hommes qui le montaient au nombre de cinq furent noyés, et il alla en dérive. On ignorait cet accident, et après l'avoir attendu quelques jours, un autre canot fut expédié à sa recherche. Des sauvages que l'on rencontra et que l'on questionna, menè-